

LE
PHILOSOPHIE

M A R I É ,

O U L E

M A R I

H O N T E U X D E L ' E T R E .

C O M E D I E

E N V E R S E T E N C I N Q A C T E S

P A R

Mr. Nericault Destouches.



A V I E N N E ,

CHEZ JEAN-THOMAS DE TRATTNERN,

IMPRIMEUR ET LIBRAIRE DE LA COUR.

MDCCLXVIII.

ACTEURS.

ARISTE.

DAMON, *ami d'Ariste & Amant de Celiante.*

LE MARQUIS du LAURET, *autre ami
d'Ariste, & Amant du Melite.*

LISIMON, *Pere d'Ariste.*

GERONTE, *Oncle d'Ariste.*

MELITE, *Femme d'Ariste.*

CELIANTE, *Sœur aînée de Melit.*

FINETTE, *Suivante de Melite.*

Un LAQUAIS.

La Scene est à Paris chez Arist.



LE
PHILOSOPHE
MARIE.
OU
LE MARI HONTEUX
DE L'ETRE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un Cabinet de Livres.
Ariste est assis vis-à-vis une table, sur la-
quelle il y a une Ecrtoire & des plumes,
des Livres, des instrumens de Mathémati-
que & une Sphere.*

ARISTE *seul en Robe de Chambre.*



Oui, tout m'attache ici. J'y goûte avec plaisir.



Les charmes peu connus d'un innocent loisir:
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie;
La folle ambition n'y trouble point ma vie:

Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes desirs pleinement satisfaits.
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire.
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser ?
Les Muses aussi tot viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grace à leur badinage.
D'un savant orgueilleux l'air farouche & sauvage.
J'ai mille courtisans rangés autour de moi :
Ma retraite est mon Louvre, & j'y commande en
Roi.

Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
Hors de mon Cabinet je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement toujours contrarié :
Ici, je suis garçon : là, je suis marié.
Marié ! c'est en vain que l'on se fortifie
Par le grave secours de la Philosophie.
Contre un sexe charmant que l'on voudroit bra-
ver :

Au sein de la sagesse il fait nous captiver.
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse ;
Mais ma femme, après tout, est sage & vertueuse ;
Plus amant que mari, je possède son cœur ;
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
Pourquoi, contre l'hymen est-ce que je déclame ?
Ma femme est tout aimable ; oui : mais elle est
femme.

En elle j'apperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avoit avec art cachés à mon amour.
Sexe aimable & trompeur ! c'est avec cette adresse.
Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse.
Insensé que j'étois ! ai-je dû présumer

COMEDIE.

Que le Ciel pour moi seul eut pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie ?
Je l'ai crû cependant, & j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats ;
De prendre patience, & d'enrager bien bas.

*Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en-
sorte que DAMON entre sans être apperçu,
& s'appuie sur le fauteuil d'ARISTE. En-
suite ARISTE dit par reflexion & toujours
sans le voir.*

SCENE II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage défarmé, dompté par la nature.
C'est toi, qui le premier attaquant ma raison,
Su me faire à longs traits avaler le poison,
Cruel ami; c'est toi, dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante :
Tu vantas sa douceur, & sa docilité :
Ma confiance. en toi fit ma crudelité.

DAMON.

Vous en repentez-vous ?

ARISTE *surpris en l'appercevant.*

Ciel ! que viens-je d'entendre ?

Est-ce vous ?

DAMON.

C'est moi même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez ;
& moi.

Je vous réponds.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi

Que je me croyois seul.

DAMON.

A mon tour , je vous jure

Que je suis fort surpris d'une telle aventure.

Je vois qu'en votre esprit me voilà décrié.

Quel crime ai-je donc fait ?

ARISTE, *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal est-il si grand ?

ARISTE.

Il ne devrait pas l'être :

Je m'en flatois , du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,

Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,

D'y mettre ordre au plutôt.

ARISTE.

Non. Car il est écrit

Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.

Jusques à ce moment j'avois su me contraindre ;

Mais puisque le hazard a trahi mon fécet,
Avec vous desormais je ferai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi?

DAMON.

Le mariage,

Quoiqu'on en puisse dire. .

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bien-tôt vous aurez votre tour;

Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.

Vous verrez qu'un mari, qui s'est fait un système

De n'aimer que sa femme, & d'être aimé de même,

Doit, pour se conserver cette félicité.

N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi? quand une femme est douce & raison-
nable...

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable;

Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez vous? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscretion, qui me tient en cervelle,

Et me cause à toute heure une frayeur mortelle.

Il semble que ce soit son plaisir favori
 De laisser entrevoir que je suis son mari.
 Chaque jour elle fait nouvelle connoissance,
 Et chaque jour aussi nouvelle confidence,
 A des femmes, sur-tout. Jugez si mon secret
 N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
 Que votre intention ne sera pas suivie.
 Mais au fond pensez vous que toute votre vie
 Vous ferez marié, sans qu'on en sache rien?

ARISTE.

Plut au Ciel!

DAMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien
 Formé depuis deux ans à l'insu de mon pere,
 M'expose tôt ou tard à sa juste colere.

DAMON.

Deux mots l'appaiseront. Son amitié pour vous....

ARISTE.

Mais je crains sa douleur bien plus que son courroux.

Vous savez à quel point je l'aime & le respecte:
 Ma tendresse pour lui, lui deviendra suspecte,
 S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
 Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
 Ce n'est pas seulement cette délicatesse
 Qui m'oblige au secret. Entre nous ma foiblesse
 Est de rougir d'un titre & vénérable & doux,
 D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,

Qui me fait treffaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensez;
Mais.....

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence.
Et ce seroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyez pas sur un autre motif.
Dicté par l'intérêt, & bien plus positif;
Celui de ménager un Oncle fort avare,
Quoique puissamment riche; assez dur & bizarre
Pour vous deshériter indubitablement,
S'il vous fait marié sans son consentement.
Voilà pour votre femme une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encore plus pressante.
Mais ma femme après tout n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat, & me met en souci:
Sa sœur plus imprudente, & si capricieuse,
Qu'un moment elle est gaye, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taisant tour-à-tour,
Enfin changeant d'humeur mille fois en un jour;
Sa sœur votre future, & qui par parenthese,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par ses fréquens écarts,
Et de plus, nous amene ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commeres,
Qui me font avaler cent pilules ameres,
Lorsque pour mon malheur je vais imprudemment
Pour lui rendre visite, à son appartement.
Des que j'entre, on se tait. On se parle à l'oreille.

On sourit. Par degrés le caquet se reveille.
 Toutes parlent ensemble. Et ce qui je comprends
 Par leur discours confus, leurs gestes différens,
 C'est que ma belle-sœur, fine & dissimulée,
 A mis dans mon secret la discrète assemblée,
 Et que je dois compter que dans fort peu de jour
 J'aurai pour confidens, la Ville, & les Fauxbourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence:
 Et je vais de ce pas quereller d'importance
 Madame votre femme, & votre belle-sœur.

ARISTE.

Non: je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur.

Mais avertissez bien ma prudente compagne
 Qu'elle me forcera de fuir à la Campagne,
 Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
 Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON *avec un souris malin.*

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science,

A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, *sur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, & par précaution,
 D'avance faites en bonne provision,
 Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même

Je connois Celiante: & je crains...

DAMON.

Moi, je l'aime.

Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer,
 S'il ne s'agissoit plus que de nous marier.

Forcé de lui cacher mon nom & ma naissance,
Je vois sur mon sujet que sa fierté balance,
Excite son caprice, & lui fait croire enfin
Qu'elles s'abaisseroit en me donnant la main;
Mais elle m'aime au fond, Et si jamais mon frere
Vient à bout d'affoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai connoître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plutôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante, & Méliste.

SCENE III.

ARISTE, *seul.*

Je brûle de le voir par l'hymen engagé.
Plus il enragera, mieux je ferai vengé.

Il retourne à sa table, & se remet à lire.



S E E N E IV.

ARISTE, FINETTE, *qui observe quelque temps Ariste avant que de parler.*

FINETTE.

à part.

Toujours lire! Monsieur, Madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très-volontiers. Madame
Votre...

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fut prononcé céans:
Ne t'en souvient-il pas?

FINETTE.

Oui. Mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait celà, Monsieur, je vous supplie?

ARISTE.

Premièrement, celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement...

FINETTE.

J'enrage. A vous ouir,
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime,
De donner à Madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette ?

FINETTE.

Quoi, Monsieur ?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

Ah! vraiment, qui voudroit s'arrêter
A tous vos beaux discours, & les suivre à la lettre,
Ne cesseroit jamais....

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je dise deux mots ?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez.

ARISTE.

Vous savez qu'un secret....

FINETTE.

Deux ans sont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque.
Je n'y puis plus tenir; le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourroit bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer.
Pendant deux ans entiers des femmes à se taire.
Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un monastere.
Jeûner, prier, veiller, & parler tout mon fou.

ARISTE *se levant*

Parlez, morbleu, parlez: je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles.
Sur un point seulement qu'elles soient immobiles.
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui: mais ce point, Monsieur, c'est le fruit défendu.

Et voilà justement ce qui nous affriande.

Parmis vingt bons ragoûts, la plus grossière viande
Que l'on me défendrait constamment de goûter,
Seroit le seul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez après cela, si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers! quel esprit de contradiction!
Quel fond d'intempérance, & d'indiscrétion!
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit. Mais telles que nous sommes,
Avec tout nos défauts nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés, & nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse & l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes:
Vous avez la raison, & nous avons les charmes.
Le brusque Philosophe en ses sombres humeurs
Vainement contre nous élève ses clameurs;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science & ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.

Une belle paroît, lui sourit, & l'agace,
Crac... au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE *à part.*

Voilà précisément mon histoire en trois mots,

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillans autour de vous; & vous même en ca-
chette

Jouant à cache cache, ou bien à climuffette.

ARISTE *à part.*

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bon sens.

A Finette.

Faisons trêve, de grace, à tout ce badinage.

Je veux encor un temps cacher mon mariage,

Pour n'être point privé de la succession

D'un Oncle, dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi ! vous ambitieux ? je vois qu'un Philosophe
Est fait comme un autre homme, & de la même
éttoffe.

Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentimens
Que vous nous étaliez, Monsieur, à tous mo-
mens ?

„ Le comble, disiez-vous, de toutes les foibleffes

„ C'est de ne point guérir de la soif des richesses.

„ Que cette hydropisie a fait de malheureux !

„ Mais pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux,

„ Un trésor de vertus est le seul où j'aspire,

„ Et mon cœur, pour l'avoir, cederait un empire.

Et zeste ! si quelqu'un vous pouvoit prendre au
mot

Vous diriez, serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes.
 Mais je fais leur donner des bornes légitimes;
 Et je serois maudit un jour par mes enfans,
 Si j'étois Philosophe à leurs propres dépens.
 Il ne faut rien outrer quand on veut être sage.
 Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
 Mais, Messieurs vos enfans sont encore à venir :
 Peut-être viendront-ils. Cependant....

ARISTE.

Quoi ?

FINETTE.

J'augure

Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois.

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
 Et que les grands esprits, d'ailleurs très-estimables.
 Ont fort peu de talent pour former leurs sembla-
 bles.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, & s'en sert joliment.
 Il faut faire réponse à son doux compliment.
 On souffre un temps les airs d'une fille suivante,
 Que trop de bonté gâte, & rend impertinente :
 Elle offense, elle aigrit sans s'en embarasser,
 Un jour, elle conclut par se faire chasser.
 Je pense que Finette est assez raisonnable
 Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
 Et

Et pour en profiter avec attention,
Si non, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigredoux mérite une réplique.
Je vois qu'un Philosophe est mauvais politique:
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret,
Que de chasser quelqu'un qui fait notre secret;
Sur-tout, si ce quelqu'un est d'une sexe, qui
panche
Au plaisir de jaser, & d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta réplique est très-juste: & les maîtres prudens
Doivent au poids de l'or paier leurs confidens.

Il lui donne de l'Argent.

Voici pour t'appaiser, & t'imposer silence.
à part.

Mon lot est de souffrir, & d'avoir patience.

FINETTE.

Votre secret, Monsieur, grandement me pésoit,
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit.
Par vos riches leçons je me sens plus discrète.
Répétez-les souvent, & je ferai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à celà, je puis compter sur toi.

FINETTE.

Tant que vous païerez bien, je vous réponds de
moi.

Mais à propos vraiment, j'oubliois de vous dire
Que votre femme... non, que Madame désire...

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma maîtresse. Ah, j'y suis Dieu-merci:
Que ma maîtresse donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir sur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires.
Nous aurons cette nuit le temps de nous parler:
De grace, empêche là de venir me troubler:
Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver la visite.

SCENE V.

ARISTE seul.

La douceur & l'argent sont plus persuasifs,
Que les raisonnemens les plus démonstratifs;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourse sourit:
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme & plus tran-
quille,
Emploions mon loisir à quelque ouvrage utile.



S C E N E VI.

ARISTE, MELITE.

ARISTE, *appercevant sa femme.*

Comment, c'est vous?

MELITE.

Mon Dieu! d'où vient cette frayeur?
Est-ce donc que ma vue inspire tant d'horreur?

ARISTE.

Eh non, vous m'êtes chere autant qu'on puisse
l'être.

Mais dans mon Cabinet devriez-vous paroître?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MELITE.

Oui. Mais j'avois dessein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez rien ne vous fait démor-
dre.

MELITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir?
Je contente mon goût, & je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MELITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité;
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice.
J'exige des égards, & non pas des respects.
Cachez nôtre secret par des soins circonspects;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance.
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoissance.

MELITE.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit, que pourroit-il penser?

MELITE.

Eh mais, il penseroit . . . après tout, que m'im-
porte?

ARISTE.

Ciel! peut-on de sang froid m'affommer de la for-
te?

Que vous importe? Eh quoi! pouvez-vous ou-
blier

Le motif qui m'engage à ne rien publier? . . .
Que dis-je? qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MELITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MELITE.

Pour moi, je m'affervis à ce que vous voulez.
Mais comment empêcher que le monde ne voye?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MELITE.

Que j'en aurois de joye!

ARISTE.

Toujours contrarier!

MELITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur pour moi si touchant & si doux,
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que s'il étoit connu je serois trop heureuse.
Si je suis criminelle en marquant ce désir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE *à parte.*

Me voilà desarmé pour être trop sensible.
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MELITE.

Vous me voulez du mal, & je ne fais pourquoi.

ARISTE.

Non; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MELITE.

La raison, s'il vous plaît?

ARISTE.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discrete, & femme de promesse:
Car vous m'aviez promis très-solemnellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fit un mystere,
Votre sœur en seroit seul dépositaire.

MELITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos soins prudents,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidens.

MELITE.

Accusez - en ma sœur dont la langue indiscrete
Ne peut tenir long-temps une affaire secrete.
Jamais sur ce sujet je ne vous ai trahi
Je n'ai jusqu'à présent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez - vous ?

MELITE.

Oui :

ARISTE.

Quelle en est la cause ?

MELITE.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose.
Nous demeurons ensemble ; & j'apprends tous
les jours,

Que cela fait tenir d'impertinens discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rampart contre la médifance ;
En sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation.
Mais puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh quoi ?

MELITE.

C'est que du moins le Marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi. fache notre secret.

ARISTE.

Le Marquis ? pouvez-vous me tenir ce langage ?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit courtilan , & qu'il ne fache rien,
C'est un sage caché sous un joyeux maintien,

Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse
Que de prendre une femme, & même une ma-
tresse,

Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité,
Que d'être à tous égards en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus? Cent fois en sa présence,
J'ai défendu sa these avec tant d'imprudence,
Que s'il fait une fois que je suis marié,
Par ses traits, en tous lieux, je serai décrié.

MELITE.

Quoi donc, doit-on rougir des nœuds du mariage?

ARISTE.

On doit rougir du moins, de changer de langage,
Des principes, d'humeur; ou soutenir l'affront
D'être timpanisé: je n'en ai pas le front.

MELITE.

Cependant il faut bien vaincre cette foiblesse,
Et tout dire au Marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse
De lui déclarer tout?

MELITE.

Un jour vous le saurez;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MELITE.

Il est très-raisonnable,
Et pour ne rien celer, li est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi? vous m'étonnez.

MELITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez; je le veux.

MELITE.

Vous le voulez? Eh bien,
Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,
Qui croit qu'on n'est point sage à moins qu'être
insensible.

Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour
Sans venir me chercher, pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous?

MELITE.

Amoi.

ARISTE.

Melite?

MELITE.

Eh bien?

ARISTE.

Quelle apparence

Que . . .

MELITE.

J'avois résolu de garder le silence
De peur de vous commettre avec lui. Mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin:
Pour la faire cesser le moyen le plus sage.
Et de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu,
Qui de vous, ou de moi lui fera cet aveu
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire;
Mais ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

S C E N E VII.

ARISTE seul.

Attendez . . . Elle fuit. Quel embarras maudit!
Dois-je donner croïance à ce qu'elle me dit?
Cela ne peut pas être; & le Marquis . . . je gage
Qu'elle invente ce trait pour . . . non, elle est
trop sage,

Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner
Mais enfin que conclure, & que déterminer?
Le Marquis amoureux! Dans le fond de mon ame
Je suis ravi . . de quoi? qu'il en conte à ma femme?
Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé . . .
Mon honneur! . . . qu'on est sot quand on est
marilé!

Allons voir le Marquis. Tâchons avec adresse
De lui faire à moi même avoer sa foiblesse:
Plus elle sera grande, & moins je le craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

FIN DU PREMIER ACTE.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Salle.

CELIANTE, FINETTE.

CELIANTE.

Le Marquis du Lauret va venir ?

FINETTE.

Oui, Madame.

CELIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime ?

FINETTE.

Non.

CELIANTE.

Dans le fond de mon ame

J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh ! je n'en doute pas.

La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CELIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête ,

Et j'en viendrois à bout si je l'avois en tête.

Il est un certain art, que je fais à ravir,

Pour fixer un tel homme , & pour se l'affervir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CELIANTE.

Parles-tu tout de bon ?

FINETTE.

Sans doute.

CELIANTE.

Je te jure

Que bien - tôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux des aujourd'hui le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise ?

CELIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise,
Qu'un grand bien, cent ayeux, un haut rang
dans l'Etat,

Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui
pense

Que le parfait bonheur est dans l'indifférence :

Du reste, auprès du sexe il est respectueux,

Et se feroit aimer s'il étoit amoureux.

Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez
croire ;

Je trouverois pour vous encore plus de gloire

A vous l'affujettir, à l'aimer tout de bon,

Qu'à vous sacrifier à vôtre beau Damon.

C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon Maître ?

Vous l'aimez : cependant si je puis m'y connoître,

Vous prétendez en faire un mari complaisant.

En ce cas le Marquis vous conviendrait autant.

Les gens de qualité suivent toujours la mode ;

Et tout homme de Cour doit être époux commode

Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori?

CELIANTE.

Mais au fond tu dis vrai.

FINETTE.

Comment? je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon: j'insiste sur ce point;
N'étant pas gentil-homme, il ne vous convient
point.

CELIANTE.

Tu te trompes, Finette; & malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que par des raisons que nous saurons un jour...

FINETTE.

Ah! voilà justement de vos Romans d'amour.
Pour moi, je le connois. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une ame intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espere un jour réhauffer ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile:
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CELIANTE.

J'entre dans tes raisons, & je les applaudis;
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis,
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême
J'élude mon penchant, & me combats moi-même.
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé:
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé.
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée....
Tout cela vainement. Je suis enforcée...
Attends.

FINETTE.

Quoi?

CELIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous feroit à présent d'un secours admirable.
Quand vous extravez, vous êtes raisonnable,

CELIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il ! Mais vous ferez l'oison
Si-tôt qu'il paroîtra.

CELIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plutôt quelque sensible outrage.
Prêtes-moi ton secours pour m'y déterminer.
Traisons quelque sujet propre à me chagriner.
Parle-moi de ma sœur.

FINETTE.

Eh bien donc ma Maîtresse
De notre Philosophe a lassé la tendresse.
Il s'est abandonné pour la première fois
A des vivacités, qui, comme je prévois,
Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuse,
Et rendre quelque jour votre sœur moins heureuse,
Cela vous déplaît-il ?

CELIANTE.

Non : tu me fais plaisir.
Un doux ravissement est prêt à me saisir.

Le bonheur de ma sœur excitoit mon envie,
Et fait depuis deux ans le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc , Madame , & très-parfaitement.
Leur querelle à produit un raccommodement
Si tendre , si touchant , & si rempli de charmes ,
Que notre Philosophe en a versé des larmes,
Et moi qui parle , moi , je ne puis y penser ,
Sans sentir que mes yeux sont tout prêts d'en verser.

Elle pleure.

CELIANTE.

Ils s'aiment donc toujours ?

FINETTE.

Plus que jamais , Madame.

Mon Maître est à présent l'esclave de sa femme.

CELIANTE.

Le sot !

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité ,
Et plus depuis une heure il en est enchanté.

CELIANTE

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme , Melite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite ?

S'il étoit mon mari , comme je le voudrois ,
Plus il feroit soumis , plus je l'approuverois.

Mais avoir pour ma sœur une telle foiblesse !
C'est un aveuglement qui me choque & me blesse ,

J'en creve de dépit , & j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur ?

CELIANTE.

Comme un monstre.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me semble.
Il vient fort à propos, & je vous laisse ensemble.

*Celiente, aussi-tôt que Finette est sortie, va se
placer nonchalamment sur une chaise, & se met
à rêver.*

S C E N E II.

CELIANTE, DAMON.

DAMON *regarde Celiente quelque temps, sans qu'elle
fasse semblant de l'appercevoir.*

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CELIANTE.

Vous auriez du d'abord vous en appercevoir:
Mais vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre. . .

CELIANTE, *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne sauroit jamais se defaire de vous.

DAMON *à part.*

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.

Il s'assied dans un coin.

CELIANTE *vivement.*

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit. Mais daignez m'apprendre
Pourquoi.

CELIANTE *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord. Mais si ma vive ardeur
M'engage....

CELIANTE *se levant brusquement.*

Ah! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CELIANTE.

Ma vive ardeur m'engage;

Ne me tenez jamais ce doucereux langage:

Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.

Votre goût & le mien sont bien mal assortis.

Ma vive ardeur!

DAMON *à part.*

Il faut lui passer son caprice.

CELIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice?

DAMON.

Mondieu, non: Je fais bien que vous ne l'êtes pas.

CELIANTE.

Qu'entendez-vous par-là? Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas

Je vais me retirer.

CELIANTE *le retenant.*

Non, non, je me ravise,

On ne dit point en face une telle sottise,

Sans avoir le dessein de rompre absolument.

Nous y procéderont dans un petit moment.

Mais

Mais je veux qu'avant tout votre bouche m'ex-
plique

Ce que vous entendez par le trait satirique
Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui malgré moi me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice,
Moi je vous défabuse, & je vous rends justice.

CELIANTE.

Et comment ?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CELIANTE.

Mais que voulez-vous dire ? Expliquez-moi ce
point.

DAMON

Je veux dire... Eh ! parbleu cela s'entend de reste.

CELIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi !

CELIANTE.

Mondieu, qu'il est modeste !

C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON *en riant.*

Entre nous,

Madame, je le suis... au même point que vous,

CELIANTE *avec fureur.*

Ah ! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.

Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

C

CELIANTE.

Au plutôt.

DAMON.

A l'instant.

CELIANTE.

Et de quelle façon ?

DAMON.

Quoique vous m'appelliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des ar-
mes.

Mais comme vous pouriez m'éblouir par vos char-
mes,

Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas.
De choisir une nuit pour vuider nos débats ?
Vous riez ?

CELIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colere.
Cette faillie est bonne, & ne peut me déplaire.
Elle rit plus fort.

DAMON.

Je suis ravi de voir par votre procédé,
Que notre différent sera bien-tôt vuide.

CELIANTE, *reprenant un air sérieux.*

Non, Monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle ;
Mais je fais le moyen de la faire finir.

à Celiante.

Je vois que mon pardon ne se peut obtenir :
Quoiqu'à dire le vrai, j'ignore par quel crime
J'allume votre haine, & je perds votre estime.
Mes soupirs, me respects ne font que vous lasser.

Les inclinations ne se peuvent forcer.
Je le sens, j'en mourrai. Mais pour votre supplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice.
Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus;
Et vous ferez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CELIANTE *s'attendrissant.*

Damon? Damon?

DAMON *la regardant tendrement.*

O trop funestes charmes!

CELIANTE.

Le traître m'attendrit, & m'arrache des larmes.
Ecoutez.

DAMON.

Non; je veux que vous me regrettiez!
Et je vous laisse.

CELIANTE.

Et moi, je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc, mais c'est par complaisance.

CELIANTE.

Par complaisance?

DAMON.

Ou bien, par pure obéissance.

Tout comme il vous plaira.

CELIANTE.

Je suis au désespoir.

DAMON.

De quoi?

CELIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.
Je voudrois vous-hair . . . autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas! vous le pourrez sans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CELIANTE.

Ah, comme je mentois!

DAMON.

Quel étrange discours!

Jure de me haïr, quand soigneux de vous plaire
Je. . . .

CELIANTE.

Tenez, je vous jure à présent le contraire.

DAMON.

Au quel de deux sermons croirai-je par hasard?

CELIANTE.

Au dernier. C'est le seul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon?

CELIANTE.

Oui, je vous le proteste.

L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.

Mon esprit vous outrage, & mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur & jamais votre esprit.

Mais encor, dites-moi, par quel caprice étrange

Votre esprit contre moi se gendarme?

CELIANTE.

Il se vange

De ce qu'il ne peut pas regler mes sentimens.

Il m'inspire souvent de certains mouvemens

Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,

Et tiennent du mépris, & même de la haine.

Vous êtes soutenu par l'inclination,
Maris souvent mal traité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit
murmure :

CELIANTE.

Des défauts ! des défauts ! je ne finirois point
Si je voulois à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CELIANTE.

Premièrement, Monsieur, sous un air très sincere,
Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense. . .

CELIANTE.

Ecoutez moi, cela vaut un sermon.

De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous même.
Vous vous raillez sous main de vos meilleurs
amis,

Quoique toujours près d'eux complaisant & sou-
mis.

Votre intérêt vous guide & seul vous détermine.
Chez vous en grand secret l'amour propre domi-
ne.

Quand vous n'êtes point vû, vous courez au
miroir,

Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusez ici de fausseté,
Oserois-je imiter votre sincérité ?

CELIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuse;
Mais vous êtes hautaine, inquiète, orgueilleuse.
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui;
Et vous en maigrissez de l'embonpoint d'autrui.
Vous avez de l'esprit mais souvent il s'égare:
Il vous rend d'une humeur inconstante & bizarre.
Toute femme qui plait vous trouve en son che-
min ;

Et vos yeux font la guerre à tout le genre hu-
main.

Votre sincérité, dont vous faites parade,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade.
Sans choix, tout est pour vous matière à discou-
rir,

Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-la n'est pas fort à votre avantage;
Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

CELIANTE.

Vous m'aimez ?

DAMON.

Que le Ciel m'écrase en ce moment,
S'il fut jamais, Madame, un plus fidele amant.
Bien que quelques défauts obscurcissent vos char-
mes,

Mon cœur trop prévenu n'en conçoit point d'al-
larmes.

CELIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée, ils m'allarment pour
vous.

Vous me connoissez trop pour être mon époux.
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Eh bien, vous l'êtes donc. Etes-vous satisfaite?

CELIANTE.

Non. Ce fade retour ne sauroit me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, & non pas vous facher.

CELIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance?

DAMON.

Sans doute.

CELIANTE.

Pour jamais évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez.

CELIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment,
Ou je ne réponds pas de mon emportement.

SCENE III.

CELIANTE, seule.

Traître! de mes vertus tu fais un beau trophée!
S'il dit vrai, je suis folle, & coquette fiefée.

Pour folle , je le suis , puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi ? n'est-il pas fait pour plaire & pour
charmer ?

Cela n'est que trop vrai ; c'est ce qui me désole.
Si je l'ai tant aimé , je ne suis donc pas folle.
Pour coquette , voyons , le suis-je ? franchement,
Ce qu'il dit la-dessus n'est pas sans fondement ,
Je le sens. Mais au fond est-ce un reproche à faire ?
Quoi ? peut-on être femme , & ne pas vouloir
plaire ?

Toute femme est coquette , ou par raffinement,
Ou par ambition , ou par temperament.
Je suis , ajoute-t-il , inquiète , envieuse.
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et moins belle que moi , posséder un époux ,
Qui ne devoit jamais balancer entre nous.
J'ai de l'orgueil ? Eh bien , suis-je si criminelle ?
Peut-on n'être pas fière , & savoir qu'on est belle ?

Je suis indiscrete ? Oui , quelque chose à peu
près :

Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets ?
Enfin je suis bizarre & d'un caprice extrême !
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même.

Ainsi , Monsieur Damon , tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur , & je n'ai nul défaut.

SCENE IV.

MELITE, CELIANTE.

MELITE.

Nul défaut? cet éloge est assez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CELIANTE.

En êtes-vous contente?

MELITE.

Assurement.

CELIANTE.

Fort bien.

Quand je ferai le votre il n'y manquera rien.

MELITE *en souriant.*

Vous me peignez souvent, mais c'est d'un autre
forte.

CELIANTE.

Je dis ce que crois, la vérité m'emporte.

MELITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité:

Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CELIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point capable.

Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable.

MELITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CELIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverois bien-tôt.

MELITE.

Comment ?

CELIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point vous & moi nous différons en-
semble.

MELITE.

Si votre caractère est différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclud rien.

CELIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste,
Mais malgré vos réplis on vous connoît de reste.

MELITE.

Plus je me fais connoître, & plus on est content,
Bien d'autres que je fais, n'y gagneroient pas tant.

CELIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'a-
dresse,

Pour mener un mari, dont on plaint la foiblesse.

MELITE.

Je tâche de lui plaire ; il reconnoît ce soin.
C'est tout mon art. Le votre iroit un peu plus loin.

CELIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MELITE.

Le votre si solide, & par vous si vanté,
A manqué sa conquête, & s'en étoit flatté.

CELIANTE.

Qui moi, je l'ai manquée ? ah quelle impertinence !
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MELITE.

Vous êtes mon aînée, & vous ne l'eûtes pas,

CELIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MELITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouse.

Vous m'aimiez comme sœur ; vous haïssez l'épouse. . .

CELIANTE.

D'un fot.

MELITE.

De votre part rien ne doit m'étonner.

Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.

Vous sortirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CELIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurois plus vivre.

Vous m'outrez, m'excédez ; mais de tous vos mépris

Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris.

SCENE V.

ARISTE un livre à la main, MELITE, CELIANTE.

CELIANTE le tire par le bras , & lui fait tomber son livre.

Ah ! Monsieur, vous voilà ! je m'en vais vous apprendre

Des choses, qui devront sans doute vous surprendre.

Elle crie haut.
Votre femme...

ARISTE.

Eh! Mondieu, laissons ce titre là.
Nous sommes si souvent convenus de celà.

CELIANTE.

Ah! trêve, s'il vous plait, à la delicateffe.

MELITE.

Si pour moi, d'un mari avez la tendresse,
Vous devez...

ARISTE.

D'un mari! c'est fort bien commencé.
De grace, que ce mot ne soit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il? sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MELITE.

Bagatelle, Monsieur?

CELIANTE.

Bagatelle est fort bon.

MELITE.

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous faurez que ma sœur...

CELIANTE.

Apprenez que Mélite...

ARISTE.

Oh! vous avez raison toutes deux.

MELITE.

Il m'irrite.

Par son sang froid.

CELIANTE.

Raillez un peu plus à propos.

Il s'agit...

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle:
Un éclaircissement souvent la renouvelle.
Mais pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CELIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison?

ARISTE.

Avez-vous pû, Mélite, avoir cette pensée?

MELITE.

Pouvez-vous m'en blâmer lorsque j'y suis forcée?

ARISTE.

Et par qui!

MELITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez vous, Mesdames,
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MELITE.

Vous nous traitez, Monsieur, avec bien du mépris.

CELIANTE.

Les femmes valent bien Messieurs les Beaux-esprit.

MELITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

CELIANTE.

Fréquentez notre sexe, & vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien ! c'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi, vous me prenez donc pour un mauvais
plaisant ?

Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les Dames,
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé ;
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MELITE *après avoir un peu rêvé.*

Demandez - le à ma sœur.

CELIANTE.

Non ; dites - le vous-même.

MELITE.

Je ne m'en souviens pas.

CELIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon, ce Problème
Ne m'embarasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez, & ne savez pour quoi.
Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes foles.

MELITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CELIANTE *vivement.*

La plus fole des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien, querellez donc, si cela peut vous plaire.

CELIANTE *gravement.*

Je querelle, Monsieur, quand je suis en colere,
Mais de sang froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi , vous avez tort,
Car vos vivacités me divertissoient fort.
L'une & l'autre y mettoit tant d'esprit, tant des
grace...

Allons, ranimez-vous : êtes-vous déjà lassés ?

CELIANTE.

Divertissez Monsieur.

MELITE.

Le joli passe-temps !

CELIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens ;
Et nous ferons la paix.

MELITE.

J'en avois peu d'envie ;
Mais je me racommode, & pour toute ma vie.

CELIANTE.

Touchez - là.

MELITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah ! c'est trop vous vanger.

CELIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CELIANTE.

Oui, de tout mon cœur.

MELITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage.

Et moi, pour vous montrer à quel point j'en en-
rage,

Je vais dans mon transport vous baiser toutes
deux.

CELIANTE.

Le traître !

MELITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux:

*Il les embrasse l'une après l'autre. Geronte qui
entre dans le moment s'arrête pour contempler
Ariste: & aussi-tôt qu'il parle, les deux sœurs
s'enfuient.*

SCENE VI.

ARISTE, GERONTE.

GERONTE.

Appuiez, mon neveu; vous faites des merveil-
les

ARISTE *demeurant immobile sans regarder
Geronte.*

Ah! Bon dieu! quelle voix a frappé mes oreilles!
C'est mon Oncle lui-même: autre surcroît de
maux!

GE-

GERONTE.

Je suis fâché, vraiment de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien! qui sont ces créatures?

ARISTE.

Mon Oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures.
Ce sont...

GERONTE.

Quoi?

ARISTE *à part.*

Je ne fais que lui dire.

GERONTE.

Morbleu,

Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu.

Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe...

GERONTE.

Vous êtes un fripon, Monsieur le Philosophe.

Vous voulez éluder un éclaircissement,

Mais il faut me répondre & positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile.

Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus
tranquille.

GERONTE.

Ventrebleu!

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.

Il faut...

GERONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot?

ARISTE.

Non ; vous avez , mon Oncle , un esprit vif & juste,

Vous jouissez encore d'une santé robuste ;

Vous avez de gros biens.

GERONTE.

Ah !

ARISTE.

Vous êtes d'un sang,

Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GERONTE.

Répondez - moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage

De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage

GERONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté.

Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GERONTE.

Bourreau !

ARISTE.

Votre neveu vous respecte & vous aime ;

Cependant au milieu de ce bonheur extrême....

GERONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime, & me chérit,

Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais....

GERONTE.

Dis encore un mot , & je te deshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous ir-
rite.

GERONTE.

Non ; il faut m'éclaircir, & m'apprendre à l'in-
stant

Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit, je vous rendrai content.

Elles sont sœurs.

GERONTE.

Ensuite ?

ARISTE, *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GERONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partoient pour aller en campagne ;
Et fort innocemment... Je leurs disois adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GERONTE.

Hum ! je viens pour affaire importante,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait en quatre mots, j'ose vous en prier,
Mon Oncle.

GERONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier ?

GERONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure ?

ARISTE.

Non pas ; Mais....

GERONTE.

Qui plus est , j'amene la future.

ARISTE.

Et qui ?

GERONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE *à part.*

Ah ! me voilà perdu.

GERONTE.

Quoi ? vous êtes fâché , si j'ai bien entendu ?

ARISTE.

Point.

GERONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise.

ARISTE.

Il est vrai. Mais, mon Oncle , excusez la surprise..

GERONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous.

Nous parlerons à fond, quand j'aurai bû deux coups.

SCENE VII.

ARISTE, seul.

Que vais-je devenir ? Je souffre le martire.

S C E N E VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

Le Marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monfieur, ayant appris à fon retour chez lui,
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendrait aujourd'hui

Diner avec vous.

ARISTE.

Bon! voici nouvelle affaire.

Qu'on aille l'avertir. . .

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc favoir

Que mon Oncle. . .

FINETTE.

Attendant que vous puissiez le voir,
Il est venu, Monfieur, visiter ma Maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle?

FINETTE.

Oui. Le bon Marquis s'empresse,
A lui conter fleurette. Il lui fait les yeux doux:

Et même devant elle il s'est mis à genoux ;
 Le tout par passe-temps, je n'en fais aucun doute,
 Car vous le connoissez.

ARISTE.

D'un ris forcé. à part. à Finette.

Où, où. J'enrage. Ecoute.
 Va lui dire à l'instant... non, non, ne lui dis rien ;
 Car il faut qu'avec lui j'aye un long entretien,
 Et plutôt que plûtard. Je m'en vais donc me
 rendre...

FINETTE.

Etant avec Madame, il peut bien vous attendre.
 Il ne s'ennuiera point.

ARISTE.

Je le crois en effet.

Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où ?

ARISTE.

Dans mon Cabinet.

S C E N E IX.

ARISTE seul.

Ma situation est-elle assez cruelle ?
 Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS seul.

Oui, cet Oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal,
Je n'y faurois tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, se rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa Philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCENE II.

*ARISTE, LE MARQUIS.**ARISTE.*

Marquis, vous m'excusez, je croi,
Si mon Oncle indiscret . . .

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême.
J'entr'ai dans votre peine aussi-bien que vous-mê-
me.

ARISTE.

Me venir rélancer jusqu'en mon cabinet!
Crier! nous interrompre! & vous bruisquer tout
net!

Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu?

ARISTE.

Non, nous sommes loin de compte.
Avec la belle-fille, il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la Philosophie est un grand avantage!
Personne mieux que vous n'en a su faire usage.

ARISTE.

à part.

Il me raille; auroit-il découvert mon secret?

Au Marquis.

Il est vrai que souvent d'un ton fort indiscret
Sur les pauvres Maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment? en leur faveur voulez-vous vous dé-
dire?

ARISTE.

Oui; leur état commence à me faire pitié

LE MARQUIS.

Ah! Mon pauvre garçon, seriez-vous marié?
Il court de certains bruits... Mais je ne puis les
croire;

Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien-fait; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurois souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous? quelle est votre pensée?
Ma réputation seroit-elle blessée,
Si je?...

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat,
Vous avez si souvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie,
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre Philosophe, & Garçon, que pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le con-
traire,

Avec tout ce Public vous aurez une affaire.
Filles, femmes, maris, toute sorte de gens,
A la Ville, à la Cour: vont rire à vos dépens.

ARISTE.

à part.

Ils auroient bien raison. Je suis mort s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre ami, & rien de plus?

ARISTE.

Non, rien,

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit ; & je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'a-
dore.

ARISTE.

*D'un air embarrassé.**à part.*

Eh ! mais . . . comme on voudra. Quel horrible
tourment !

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte !

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis ; & pour vous j'en ai honte.
Nous sommes , vous & moi dans un cas tout pa-
reil.

Fuyez Melite.

LE MARQUIS.

Non ; d'un si sage conseil ,
Cher ami , je ne puis désormais faire usage.
J'aime , jusqu'à vouloir . . . brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous , & moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien , d'un grand nom , je suis seul hé-
ritier ;

De choisir un parti ma famille me presse;
Ces prétextes sauront excuser ma foiblesse.
Et d'ailleurs, je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet événement.
Trêve donc d'argument. La chose est résolue;
Et si vous m'appuyez, fera bien-tôt conclue.

ARISTE.

Qui, moi, vous appuier?

LE MARQUIS.

Oui, j'ai compté sur vous.

ARISTE *d'un ton en colere.*

Vous avez très-mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vient ce courroux?

Mélite à vos conseils me paroît si soumise. . . .

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

LE MARQUIS.

Voici Mélite: au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh! non; je vous promets ce point.

S C E N E III.

ARISTE, LE MARQUIS, MELITE.

MELITE *à part.*

Je brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au Marquis.

LE MARQUIS à *Melite*.

J'ai rompu le silence,
Madame, & j'ai tout dit à cet ami commun,
MELITE.

Et quoi?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MELITE.

Nous n'en avons aucun
Vous & moi. Vous m'aimez, si je veux vous en
croire.

Je ne vous aime point. Voilà toute l'histoire.

ARISTE à *Melite*.

Vous ne la chargez pas d'ornemens superflus.

MELITE au Marquis.

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MELITE.

Qu'avez vous à répondre?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MELITE.

Voyons.

LE MARQUIS à *Melite*.

Et pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné long - temps, même jusqu'aujourd'hui,
Qu'il vous aimoit, Madame, & qu'en secret peut-être

Il prétendoit à vous; mais il m'a fait connoître
Qu'à la Philosophie uniquement soumis,
Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis.

Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire,
Me rendra désormais un peu plus téméraire.

Mélite, pendant que le Marquis parle, regarde Aristé en levant les épaules, & il lui fait signe de taire.

MELITE *bas à Aristé.*

Vous l'entendez.

ARISTE, *bas à Mélite.*

Paix donc.

LE MARQUIS *à Mélite.*

Si c'est témérité

Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire.

MELITE *veut parler, & Aristé lui fait signe de se taire.*

Quoi?...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir, & ma vie, & mes biens
Et de m'unir à vous par d'éternels liens;
Recevez donc enfin mes vœux & mon hommage.

Il se jette aux genoux de Mélite.

ARISTE *à part.*

Je joue ici vraiment un joli personnage.

MELITE *au Marquis.*

Levez-vous, finissez, ou je fors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc-là tout le prix d'un amour si constant?

MELITE à *Ariste*.

Vous pouvez endurer? ...

ARISTE à *Mélite*.

Contraignez-vous de grace.

Madame, j'entrevois par-tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, quil ne peut vous
toucher,

Que sa poursuite est vaine, & qu'il devroit tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son
ame,

A moins que vous n'ayez entretenu sa flâme.

Au quel cas, entre nous, vous auriez très-grand
tort.

Cela n'est-il pas vrai?

MELITE.

J'en demeure d'accord.

Si j'ai flatté Monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je fors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MELITE.

Cette discrétion excite mon courroux.

Restez. Et vous, Marquis, expliquez-vous sans
feindre.

De cet ami commun nous n'avons rien à craindre.
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Eh bien, vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, se mettant entr'eux deux.

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumie-
res,

Dites si ses discours, ses regards, ses manieres,
Quand vos empressements l'obligeoient à vous
voir,

Ont pû dans votre cœur exciter quelque espoir.
Pour bien juger, il faut d'exactes connoissances:
Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MELITE *d'un air piqué.*

Et fachez pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il ni prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste & sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah! je vous en réponds. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc sans aucun préambule,
Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
Des mes feux, car il faut l'avouer franchement,
Je fais que je m'y pris très-ridiculement;
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais très-fort,
De ne la plus revoir; & quelques jours ensuite,
En sortant de chez-vous, je lui rendis visite.
Je crû qu'elle tiroit d'un aussi prompt retour,
Mais d'un grand sérieux accueillant mon amour,

Elle me fit trembler, & près d'elle en silence!
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis, sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étois comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite ?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grand mois se passerent:
Mais au bout de ce temps mes feux recommence-
rent.

Je revins plein d'ardeur, & je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE *vivement à Melite.*

Gracieux ?

MELITE *en souriant.*

Tout des plus ?

LE MARQUIS.

Et me dit sans colere,
Que puisque j'aspirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit aussi m'en donner le moyen,
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE *d'un air consterné.*

Fort bien.

LE

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans savoir son idée:
Et quand mille sermens l'eurent persuadée....
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

33 Marquis, écoutez moi dit-elle gravement :
 33 Quoique de tous vos soins je me tiennne hono-
 33 rée,
 33 Je ne puis vous aimer, la chose est assurée :
 33 Mais ma sœur plus aimable, & plus belle que
 33 moi,
 33 Sans doute recevoit vos vœux & votre foi :
 33 Si vous voulez me plaire, offrez lui l'un & l'au-
 33 tre ;
 33 Demandez lui son cœur, & donnez lui le votre :
 33 Son mérite éclatant bien-tôt vous charmera,
 33 Et de votre mémoire enfin me bannira.
 33 J'exige cet effet de votre complaisance ;
 33 Si non, je vous défends pour jamais ma pré-
 33 sence,

ARISTE.

Mais vraiment ce discours étoit plein de raison.

LE MARQUIS *vivement.*

Vos applaudissemens font fort peu de raison.

ARISTE.

Enfin que fites-vous?

LE MARQUIS.

Je deviens en furie

De voir que l'on m'eut fait cette supercherie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi, pas tous, dites-vous ?
Que fait-elle de plus ?

LE MARQUIS.]

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui ?

LE MARQUIS.

Je ne fais. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime, & son cœur
A celui, qu'en secret elle en rend possesseur.]

ARISTE à *Mélite*.

Avez-vous dit cela ?

MELITE.

Je ne puis m'en défendre.

Oui, j'aime, & j'aimerai,

ARISTE au *Marquis*.

Je ne saurois comprendre
Que vous l'aimiez encor après de tels aveux,
Vous, dont mille Beautés envain briguent les
vœux

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle & fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, & que l'on le haïsse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me vanger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MELITE.

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

Morbleu!... Mais j'ai tout dit: imitez ma franchise.

Ariste, est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.

Voyez si vos efforts pourront en mon absence

Attirer plus d'égards, & de reconnoissance.

Vous voulez l'épouser. Je vous jure d'honneur

Que si cela se peut, j'y consens de bon cœur.

Mais je connois Mélite; & si quelqu'un possède

Son estime, & son cœur, vous souffrez sans remede,

A moins que résolu de n'aimer plus en vain,

Vous n'offriez ailleurs vos vœux, & votre main.

Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans feindre;

Croyez-en un ami, qui ne peut que vous plaindre.

S C E N E IV.

MELITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Il est sûr de son fait, & lit dans votre cœur.

MELITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh! faites moi l'honneur
De me traiter, au moins, de la même manière.

MELITE.

Non pas. Il aura seul ma confiance entière.
Un ami me suffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant.

MELITE.

Soit amans, soit ami, je l'estime, l'honore,
Et pourrois sans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer
Qu'il est l'heureux Mortel qui vous a su charmer.

MELITE.

Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre,
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je m'en tiens à cette opinion,
Mais je dirai sans faste, & sans présomption,
Que je crois le valoir de toutes les manières.

MELITE.

Vous avez votre goût, & moi, j'ai mes lumières.
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la Philosophie?

MELITE.

Où.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu; mon esprit de défie

MELITE.

Pour aimer le dépit, qui vous arrache à moi,
 Je vous répète ici que mon cœur & ma foi
 Ne sont plus à donner; qu'un Prince. qu'un Roi
 même
 M'aimeroit vainement; que j'estime, que j'aime
 Celui, que je ferai ma gloire, mon plaisir
 D'aimer, & d'estimer jusqu'au dernier soupir.

S C E N E V.

LE MARQUIS *seul.*

Je suis moins affligé de son indifférence,
 Que je ne suis surpris d'une telle constance.
 Une femme constante est un monstre nouveau,
 Que le Ciel a produit pour être mon bourreau.
 Cependant, à l'aimer mon lâche cœur persiste,
 En dépit de moi-même, & des conseils d'Ariste.
 Ne puis-je?... Ah! j'apperçois cette charmante
 sœur,
 A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
 Eh bien- offrons-le lui, non par obéissance,
 Mais par un mouvement de gloire & de vengeance.



S E E N E VI.

LE MARQUIS CELIANTE.

CELIANTE *à part.*

Voici ce fier Marquis. Je ne puis le souffrir ;
Mais je prétends son cœur, il faut le conquérir.
Il y va de ma gloire. Et je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, Madame, un moment dangereux.

CELIANTE *à part.*

Ce début me promet un succès très-heureux.

S C E N E VII.

LE MARQUIS, CELIANTE, DAMON,
*qui se tient dans l'éloignement, & les écoute,
sans être apperçu.*

LE MARQUIS *feignant de se retirer.*

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos char-
mes.

CELIANTE *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillans pour causer tant d'al-
larmes.

LE MARQUIS.

Deja depuis long temps, je l'avoue à regret,
Mon cœur vous rend, Madame, un hommage
secret.

CELIANTE.

à part.

Au Marquis

Oh! je m'en doutois bien. Un penchant légitime
Pour vous, depuis long temps m'inspire de l'est-
ime.

LE MARQUIS.

Votre estime, Madame, est-elle le seul prix
Qui dût recompenser un cœur vraiment épris ;

CELIANTE.

Vous vous piquez, Marquis, de tant d'indifférence,
Que lorsqu'on nous estime on fait beaucoup, jepenise.

LE MARQUIS.

Mais si je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avouois ?

CELIANTE.

Je ne le croirois pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire ?

CELIANTE se cachant de son éventail.

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu...

CELIANTE, minaudant.

Eh! de grace, Marquis, finissez ce langage,
Vous feignez de m'aimer, & n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, & je veux vous aimer constamment.
à part.

On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CELIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle, &
s'empresse:

Il me dit. . .

LE MARQUIS.

Que dit-il?

CELIANTE à part.

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS à part.

Par ma foi, je la tiens.

CELIANTE à part.

Le voilà converti.

LE MARQUIS à part.

Qu'une femme coquette est facile & crédule!

CELIANTE à part.

O! qu'un amant novice est fade & ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions?

CELIANTE.

Je méditois à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me recriois en secret sur les vôtres.

DAMON se jettant tout d'un coup entr'eux deux.

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les au-
tres;

Mais dès le premier choc ils se rendent tous deux.

CELIANTE *à part.*

Bon. Le voilà jaloux, & c'est ce que je veux.
à Damon.

Vous avez entendu?

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS *à part.*

Mélite le saura, c'est ce que je désire;
Peut-être le dépit produira son effet.
à Damon.

De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, Monsieur?...

CELIANTE *au Marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénésie.

CELIANTE *à Damon.*

Vous n'êtes pas jaloux?

DAMON

Moi, jaloux? & pourquoi?

CELIANTE.

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté sur votre foi.

CELIANTE *à part.*

Ah, le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle.

S'il ose se flatter de vous rendre fidelle.

Rien n'est plus naturel que votre changement:

Je le vois sans douleur & sans étonnement.

CELIANTE à part.

Oh! je l'étrangleroïis.

LE MARQUIS à Celiante.

Ceci me fait connoître
Que je suis plus heureux que je ne croyois l'être.
Et que non seulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fait faire une infidélité.
Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur, qui de mes feux n'avoit pû se défendre:
Et si vous résistez à ses transports jaloux,
Je fais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

S C E N E VIII.

DAMON, CELIANTE.

DAMON.

Il vous a démêlée.

CELIANTE.

Eh bien, que vous importe?
De quel droit osez-vous m'épier de la forte?
Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
D'éviter ma présence, & vous n'en faites rien.
Même avec le Marquis vous osez me surprendre!
Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux?

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CELIANTE *en colere.*

Comment?

DAMON.

Quand le Marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup sûr. Quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi.
Devois-je être jaloux de cette Comédie?

CELIANTE.

Et comment savez vous tout cela, je vous prie?
Etes-vous donc le seul que je puisse charmer?

DAMON.

Non pas. Mais le Marquis ne sauroit vous aimer.

CELIANTE.

La raison?

DAMON.

La' raison?

CELIANTE.

Oui

DAMON.

Votre caractère

Ne peut lui convenir. Le sien ne peut vous plaire.

CELIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus. C'est qu'une autre a son
cœur.

CELIANTE.

Et qui donc, s'il vous plait?

DAMON.

Votre sœur elle-même.

CELIANTE.

Ma sœur? quel conte!

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CELIANTE.

Je ne le saurois croire, & vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira; mais le fait est certain.

CELIANTE.

Et pourquoi vient il donc me dire qu'il m'adore?

Me presser de l'aimer?

DAMON

Pour ce point, je l'ignore.

A moins que le dépit de se voir rebuté,

A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.

De ce mystère-ci voulez-vous être instruite?

Allez sur ce sujet interroger Mélite:

Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CELIANTE.

Le Marquis m'aimeroit seulement par dépit?

Il m'offriroit un cœur rebuté par un autre?

Est-ce son sentiment? Seroit-ce aussi le votre,

Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur?

DAMON.

Eh! délibère-t-on quand on donne son cœur?

Il se donne lui-même, & nous fait violence.

Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance?

Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment?

CELIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement.

Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'affure;

Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CELIANTE.

Et ma bouche, & mon cœur sont d'accord là-def-
fus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CELIANTE.

Peut-on à cet excès pousser la confiance?

DAMON.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence?

CELIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.

N'avons-nous pas rompu?

DAMON.

Pour nous racommoder.

CELIANTE.

Pour nous racommoder? Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravie.

Malgré tous vos écarts, vous m'aimez constam-
ment,

Et le Ciel m'a formé pour être votre amant.

Il falloit être moi pour avoir le courage

De dompter votre cœur par un constant hom-
mage,

Pour se donner le temps d'être persuadé

Qu'il n'a jamais de part à votre procédé,

Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,

Et même très-fidèle, en dépit du caprice.

CELIANTE.

Je ne fais où j'en suis. Son air & ses discours. . .

Damon lui baise la main.

Ah! traître! malgré moi tu triomphes toujours.

S C E N E IX.

ARISTE, MELITE, CELIANTE,
DAMON.

ARISTE à *Mélite*.

Non, ne me faites point une telle demande.

Ayez le procédé que je vous recommande.

Remettez vous, de grace, & retenez vos pleurs.

MELITE.

Quoi? prête d'effuyer le plus grand des malheurs,

Vous voulez que je sois, & muette & tranquille?

ARISTE

Ah! je vais devenir la fable de la Ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MELITE.

Son Oncle est arrivé.

CELIANTE.

Voyez le grand malheur! quant à moi, j'ai trouvé

Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire;

Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons, que faut-il faire?

CELIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,

Qu'il s'aille promener, & vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conseil d'une aussi bonne tête.

MELITE.

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'a-
prête,

Ma sœur ?

CELIANTE.

Et quel tourment ?

MELITE.

Il veut le marier.

CELIANTE, *riant*.

Tout de bon ? Ce trait-la me paroît singulier.

MELITE.

Et de plus, . . .

CELIANTE.

Ecoutons. Cette histoire est divine.

MELITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine,

Une enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCENE X.

GERONTE, ARISTE, MELITE.

CELIANTE, DAMON.

GERONTE à *Ariste*.

Oh ça, mon cher neveu, me voici de retour.

Dépêchons, & venez saluer votre femme.

à *Céliante*.

Ah, Ah ! je vous croyois déjà bien loin Madame.

ARISTE à *Mélite*

Dites que le départ est différé.

MELITE.

Pourquoi ?

ARISTE à *Melite*.

Vous le saurez tantôt.

GERONTE.

Vous m'avez dit, je croi ,
Que ces Dames étoient toutes deux de Brétagne,
Et qu'étant sur le point d'aller à la campagne....

DAMON à *Geronte*.

Un petit accident retarde leur départ ;
Mais elles partiront de demain au plutôt.

GERONTE.

Le plutôt vaut le mieux. Leur présence me cho-
que.

C'est m'expliqué, je crois, sans aucune équivo-
que.

CELIANTE à *Geronte*.

Pour répondre, Monsieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aspect nous choque également.

à *Ariste*.

Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère,
Ou je ne répons pas que je puisse me taire.

SCENE XII.

GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

Qu'entend-elle par là ?

ARIS.

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison
Quelquefois. . .

SCENE XII.

GERONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD à *Ariste*.

Un Monsieur, appelé Lisimon
Vient d'entrer, & me fuit.

ARISTE.

Qu'entends-je ? quoi, mon Pere ?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE à *part*.

Ciel !

GERONTE.

Mon vieux fou de frere !

Ah ! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon Oncle ! s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GERONTE.

Comment ? quel intérêt
Y prenez-vous ?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne.
Celui de respecter, & d'aimer sa personne.

F

S C E N E XIII.

LISIMON, GERONTE, ARISTE.

LISIMON *embrassant Ariste.*

Ah, mon fils, quel plaisir je sens de vous revoir!

ARISTE.

Vous m'avez prévenu, j'allois vous recevoir.

GERONTE *à Lisimon.*

Eh bien, que voulez-vous?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,
De venir voir mon fils.

GERONTE.

Eh! l'on vous en dispense.

à Ariste.

Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE *à Geronte.*

Sa visite en tout temps ne peut que m'honorer.

Pouvez-vous à ce point mortifier un frere?

Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon
Pere,

Que bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusqu'aujourd'hui,

Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frere & mon fils tout ensemble.

Que le Ciel vous bénisse: & puisqu'il nous rassemble,

Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir

GERONTE à *Lisimon*.

Vos bénédictions feront son seul partage.

ARISTE à *Geronte*.

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage.
Mon Oncle, à son égard soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

GERONTE.

Philosophe imbécille! Un Pere d'ordinaire
A son fils tout au moins fournir le nécessaire:
Ici tout au rebours. Le fils depuis dix ans...

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens,
Que s'il vivoit aux miens. Oui ma vive tendresse
Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse:
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GERONTE.

Mais qui vous a rendu si pauvre?

LISIMON.

Mon honneur.

GERONTE.

Jargon qu'on n'entend point quoiqu'il frappe l'o-
reille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe & vous réveille.

GERONTE.

Avant le point du jour.

LISIMON.

Moi dans ma pauvreté
J'ai songé qui j'étois, & me suis respecté
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,

Sans me faire oublier une noble origine.
 Mais vous, vous avez fait, devenu Financier,
 D'un pauvre Gentil-homme, un riche Roturier.

GERONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimere!
 Pour vous, le Roturier fait l'office de Pere.
 A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien;
 Et moi, je le marie, & lui laisse un gros bien.
 Blefferai-je par-là votre délicatesse?

LISIMON.

Non. L'action est belle, & vous rend la noblesse.
 Mais qui lui faites vous épouser?

GERONTE.

Un parti,

Avec qui notre sang sera bien assorti;
 C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir; car c'étoit une Dame
 D'un très-illustre nom, comme feu son époux.
 Pour former ce lien, réconcillions-nous,
 Mon frere. Et vous, mon fils, soyez sûr que
 ma joye

Est égale au bonheur, que le Ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est jeune; & vous savez....

GERONTE.

J'enrage.

Ventrebleu, mon neveu, craignez vous qu'à son
 âge....

LISIMON.

Sottise ! pour la noce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquoit que lui pour me désespérer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTE seul.

Dans mes sombres chagrins quel parti dois-je
prendre ?

J'ai mille mouvemens. Auquel faut-il me rendre ?

Si je forme un projet, un autre le détruit.

La raison m'abandonne, & le trouble me suit.

De tant d'objets divers mon ame est obsédée,

Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.

Pour calmer mon esprit, je fais ce que je puis,

Je ne fais où je vais ; je ne fais ou je suis.

S C E N E II.

ARISTE , LISIMON.

LISIMON.

Je vous cherchois , mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amène ?

LISIMON.

En nous quittant si-tot vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étois indisposé.

LISIMON.

Pendant tout le repas

J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.

Quelqu'important sujet vous gêne , & vous applique.

Je vous trouve rêveur , sombre , mélancolique ,
Vous , que j'ai toujours vu d'une aimable gaîté ,
Qui faisoit rechercher votre société.Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche ,
Et votre Oncle , qu'au fond rien n'afflige & ne touche.

Quoique souvent pour rien il se mette en courroux ,

Lui même me paroît fort en peine de vous.

Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige ?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi?

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis je.

Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi, fâché de vous voir? o Ciel, quelle injustice!
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.
Que j'expire à vos yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand, que le plaisir que j'ai quand je vous
voi.

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tri-
stesse?

Quelque souci secret vous ronge & vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?

Suis-je pas votre Pere, & de plus, votre ami?

Oui, votre ami, mon fils, & j'ai bien lieux de
l'être

D'un fils, dont le bon cœur s'est fait bien con-
noître,

D'un fils, de qui l'amour, de qui les tendres soins
Ont depuis si long-temps prevenu mes besoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pû vous
plaire,

En ne faisant pour vous que ce que j'ai du faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Et quoi ?

ARISTE.

C'est d'obtenir

Que vous n'en rappelliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit ; je fatisfairai votre ame généreuse.

Je m'en fais une Loi qui m'est bien onéreuse :

Mais à condition (je suis ami prudent)

Que vous me choisirez pour votre Confident.

ARISTE.

Eh bien, vous le ferez. Votre bonté décide...

Mais quand je veux parler, mon respect m'inti-
mide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr ?

Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

ARISTE.

Ah ! ne me blâmez point, & plaignez - moi.

LISIMON.

Je gage

Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE à part.

Quel mariage ? ô Ciel, sauroit-il mon secret ?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'allarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis apperçu fans vouloir vois le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur soupire.
Pour quelqu'autre Beauté?

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment

Que vous êtes lié par quelqu'engagement?

ARISTE.

Si jamais on le fût.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige.

Mais n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.

Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré
vous!

Vous pâlissez! pourquoi vous mettre à mes gé-
noux?

Mon fils, j'approuve tout. L'objet qui vous en-
flâme.

Est digne de vous?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il?

ARISTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Votre femme! Comment! vous êtes marié?

ARISTE

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je recois cet aveu plus en ami qu'en Pere.

Mais pourquoi jusqu'ici m'en avoir fait mystere?

ARISTE

J'ai consulté l'amour, & non l'ambition.

Et me suis marié par inclination.

J'ai fait choi d'une aimable & jeune Demoiselle

Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle.

Vous pouviez m'en blâmer. Ainsi, quoiqu'à regret,

A vous, comme au Public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t'elle un bon esprit? est-elle douce, sage?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très bon mariage.

ARISTE

Ah! vous me ravissez par ce trait de bonté:

Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t-elle?

ARISTE.

Ici, chez une vieille Dame,

En qualité de Niece; & la sœur de ma femme,

Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédiens
Pour amuser votre Oncle. Et nous devons tout
faire

Afin de lui cacher quelque temps cette affaire ;
Car cet homme , à coup sûr la désapprouvera ,
Et croyant vous punir , vous déshériterà.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc , & j'appuierai la chose ,
Que rien ne met obstacle à l'himen qu'il propose.
Promettez d'épouser : mais demandez du temps.
Et pendant ce délai nous tâcherons....

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées ,
On peut concilier les choses opposées.
Mais j'apperçois mon frere , agissons de concert.

SCENE III.

LISIMON, GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

Vous moques-vous de moi , vous lever au des-
fert,
Et pour me planter-là , sortir l'un après l'autre ?

à *Ariste*à *Lisimon*.

Si vous étiez mon fils.... Mais morbleu, c'est le
votre.

Il vous ressemble en tout, & j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GERONTE.

Oh ! puisqu'il est lâché,

Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble

Pour voir...

GERONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble ?

LISIMON.

Non, c'est la mienne. Il faut...

GERONTE.

Il faut qu'il soit poli.

Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GERONTE à *Ariste*.

Est-il joli,

Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en sortir le premier ; &...

ARISTE.

Je suis excusable,

Car....

GERONTE.

Exposer un Oncle, un Oncle, tel que moi,
A s'ennuyer tout seul.

LISIMON.

Il a tort.

GERONTE.

Quand je boi,

je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frere, nous parlions de notre mariage.

GERONTE.

A demain, mon neveu, si non deshérité.

ARISTE.

Mais différez, du moins...

GERONTE.

Le sort en est jetté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés?

GERONTE.

Oh! la lenteur m'affomme.

Veut-on? ne veut-on pas!

ARISTE *à part.*

Quel insupportable homme!

GERONTE.

Les Parens d'un Marquis, riche bien à la Cour,

Et même Gentil-homme, écrivent chaque jour

Au frere de ma femme, à toute la famille,

Pour faire un mariage avec ma belle-fille.

Je n'ai jusqu'à présent voulu rien écouter,

Mais morbleu, gardez-vous de me mécontenter

Sinon, je pourrois bien leur donner audience.

ARISTE.

Et bien, mon Oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non : Ariste a dessein de vous complaire en tout.
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GERONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes , légitimes.
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord ;
Mais c'est un Philosophe.

GERONTE.

Oui, morbleu, dont j'enrage
Qu'est ce qu'un Philosophe ? un fou, dont le langage

N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens ;
Un esprit de travers, qui par ses argumens,
Prétend en plein midi faire voir des Etoiles,
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité :
Un Bavard, inutile à la société.
Coeffé d'opinions, & gonflé d'hyperboles,
Et qui vuide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plait, cette injuste fureur.
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur.
Vous peignez un Pédant, & non un Philosophe.

GERONTE.

Mais je les crois tous deux taillez en même étoffe,

ARISTE.

Non. La Philosophie est sobre en ses discours,

Et croit que les meilleurs sont toujours les plus
courts;

Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion, & le profond silence.

Le but d'un Philosophe est de si bien agir,

Que de ses actions il n'ait point à rougir,

Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même:

C'est-là qu'il met sa gloire, & son bonheur suprême,

Sans vouloir imposer par ses opinions,

Il ne parle jamais que par ses actions.

Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,

Etre vrai, juste, bon, c'est son système unique.

Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,

Dans la seule vertu trouvant la volupté,

Faisant d'un doux loisir ses plus cheres delices,

Plaignant les vicieux, & détestant les vices.

Voilà le Philosophe. Et s'il n'est ainsi fait,

Il usurpe le nom, sans en voir l'effet.

GERONTE.

Etes-vous fait ainsi?

ARISTE.

Non: mais j'aspire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à se faire connoître.

Il est donc Philosophe, ainsi que je disois:

Et voila la raison sur quoi je me fondois

Pour vous représenter qu'en fait de mariage,

Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme sage.

Or le sage. . . .

GERONTE.

Or le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le Roi des foux,
Pour se faire prier d'épouser une fille,
Jeune, riche, héritière, & de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GERONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GERONTE.

Soit,

LISIMON.

A la fin. . . .

GERONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne fais pas si-tôt inspirer de l'amour,
Sur-tout, lorsque l'on marque autant de repu-
gnance. . .

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour! vous vous moquez,
je pense?

GERONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins, un ou deux mois.

Geron.

GERONTE *s'en allant.*

Elle fera Marquise.

LISIMON.

Attendez.

GERONTE.

Une fois,

Deux fois, la voulez-vous ?

LISIMON.

Oui, mais la fantaisie. . .

GERONTE.

Je lui donne huit jour par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter,

Et pour vous faire aimer tâcher d'en profiter.

GERONTE à *Ariste.*

A huit jours donc la nôce

ARISTE.

A huit jours.

GERONTE.

Sans remise,

Ou je vous ferai cher payer votre sottise.

Adieu.

SCENE IV.

LISIMON, ARISTE.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,
De ce Brutal enfin nous tirerons parti.

G.

Mais quel est ce Marquis, pour lequel on le presse ?
Il faut, pour le savoir, user ici d'adresse
J'espère y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme; alors je saurai tout.
Puis ensuite appuyant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.
Si j'amène votre Oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très-heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non, vraiment.

LISIMON.

Er pourquoi ?

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre ?
Si votre Oncle se rend, qu'aurez-vous plus à
craindre,

Dites-moi ?

ARISTE.

Ce n'est pas mon Oncle que je crains ;
C'est le Public: c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le Public ? Pour le coup, votre discours m'é-
tonne.

Avez-vous épousé, mon Fils, une personne,
Dont le nom, la conduite, ou quelque autre sujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait ?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre ; elle est belle, elle est sage
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage.

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc hon-
teux ?

ARISTE.

Pourquoi ? c'est qu'il me donne un ridicule affreux.
Tous ceux que j'ai raillés, vont railler sur mon
compte.

Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte.
Aidez-moi maintenant à cacher mon secret.
J'apprehende, sur-tout, un Marquis du Lauret,
Raillleur impitoiable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux ?

ARISTE.

Oui. Jugez de l'état de mon ame.
J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas est tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.

Mais permettez du moins, que je ne me déclare,
Qu'après que ce Marquis aura pris femme aussi,
Et que je me ferai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer ?

ARISTE.

C'est un point nécessaire.
Car pour vous achever un aveu si sincère,

Je n'oserai jamais au milieu de Paris
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne fais si je dois vous blâmer, ou vous plaindre:
Mais pour l'amour de vous je veux bien me
contraindre.

A suivre votre plan: & je vais tout tenter,
Pour vous servir, mon fils, fans rien faire éclater.

S C E N E V.

ARISTE seul.

IL s'agit maintenant d'y disposer Mélite,
Et ma Belle-sœur.

S C E N E VI.

*ARISTE, MELITE, CELIANTE,
FINETTE.*

CELIANTE.

Oui, son procédé m'irrite,
J'en veux avoir raison.

MELITE.

Modérez ce courroux,
Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

CELIANTE.

Qu'il m'adore, s'il veut; je le hais, le déteste.
Ne croyez-vous donc fille à prendre votre reste?

ARISTE.

De qui parlez-vous la?

MELITE.

Nous parlons du Marquis.

CELIANTE.

M'adorer par dépit! Ah le trait est exquis!
Je voudrois bien savoir si, sans extravagance,
Quelqu'un vous peut sur moi donner la préférence.
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à
moi,

Il faut être imbécille, ou Philosophe.

ARISTE.

Eh quoi

Toujours désobligeante? Est-elle criminelle
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MELITE.

Me voyez-vous ma sœur chercher des soupirans,
Ou pour vous les ôter m'offrir à leur encens?
Faut-il même avouer pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes char-
mante?

Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous exigerez.

CELIANTE.

Ce seroit là nous rendre une égale justice;

Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi; mes traits parleront
mieux

A quiconque a du goût, de l'esprit & des yeux.
Quant à notre Marquis, c'est chose très-constante,
Que j'ai dû plus que vous lui paroître charmante;
Étant homme de Cour & parfait connoisseur,
Il m'offense en osant me préférer ma sœur,
Pour s'arracher à vous, il m'offre son hommage,
Me le fait agréer; & c'est un double outrage
Qui me pique à tel point, que je m'en vangerai.

ARISTE.

Et de quelle façon?

CELIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE *riant*.

Il fera fort touché d'un aveu si sincère.

CELIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi?
C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

ARISTE *riant*.

Bon!

CELIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flâme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien.

Et qu'elle est votre femme.

ARISTE *effrayé*.

J'ai des raisons encore pour cacher mon secret,
Et principalement au Marquis du Lauret.

MELITE.

Quelle obstination ! votre Oncle , & votre Pere
Veulent vous marier , est-il tems de vous taire ?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous allarmez pas.
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MELITE.

Quoi ? sans vous expliquer sur notre mariage ?

ARISTE.

Si vous m'obéissez , c'est à quoi je m'engage.

MELITE.

J'obéirai , pourvû que vous juriez aussi.
D'empêcher le Marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi l'empêcher ? Comment ? que pourrai-je lui
dire ?

MELITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyre

Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer ,
Et bien , pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au Marquis j'en fasse confidence.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose ? Et dès qu'il me verra...

CELIANTE.

Voyez le grand malheur quand il vous raillera
Mon cher beau-frere , autant que je puis m'y con-
noître.

Vous êtes marié , mais très-honteux de l'être.

MELITE.

Prenez votre parti, le Marquis vient à vous;

CELIANTE.

Je sens à son aspect redoubler mon courroux.

Ma langue se revolte, & n'est plus retenue.

ARISTE.

C'en est fait, je vois bien que mon heure est venue.

S C E N E VII.

MELITE, CELIANTE, ARISTE,
LE MARQUIS. FINETTE.LE MARQUIS *après les avoir observer quel-
que temps.**Plus je vous confidere avec attention,**Plus je vois que je cause ici d'émotion**Regardant Melite.**L'une baisse les yeux & paroît interdite.**Regardant Celiante.**L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite.**Finette sous ses doigts sourit malignement.**Ariste consterne rêve profondément.**Chaque attitude est juste, énergique, touchante;**Et vous formez tous quatre un tableau qui m'en-
chante.*

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

Ne finirons-nous point ce muet entretien ?
à *Mélite*.

Pour la dernière fois écoutez-moi, Madame.
Je ne veux plus ici vous parler de ma flâme.
J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE à part.

Le traître a découvert que je suis marié.

MELITE.

Je ne demande point quel motif vous inspire.
Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je désire :
Et si ma sœur a pû causer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant!

S C E N E VIII.

ARISTE, LE MARQUIS, CELIANTE,
FINETTE.

CELIANTE.

En tout cas, s'il est vrai comme je dois le croire,
Que mes charmes aux siens arrachent la victoire,
Mon cher petit Marquis, soyez bien averti
Que vous prenez encor un plus mauvais parti.
Pour être un pis aller je ne fus jamais faite,
Adieu, vous m'entendez, & je suis satisfaite.

SCENE IX.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *riant.*

L'Incartade est plaisante, & me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons lui le plaisir de faire la cruelle
Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc ? voudriez vous enfin vous marier ?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher, & de plus je vais le publier,
Afin que les Rieurs se dépêchent de rire,
Et que la nôce faite, ils n'ayant plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même, un couplet de chanson,
Pour animer leur verve, & leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai ? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendroit un homme tel que nous
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
Ne conviendrez-vous pas si par quelque retour
Vous vous avisiez... là... de prendre femme un
jour,

Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
Que vous joueriez alors un fort sot personnage?

ARISTE.

Ah! très-sot en effet. Mais enfin dites-moi.
Quel est l'objet, qui va recevoir votre foi?

LE MARQUIS.

Une Enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre :

Mais ce n'est encor rien. Et vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration.

J'épouse cette enfant par procuration.

Mon Oncle, dont j'attends une fortune immense,

Depuis long-temps sous main traite cette alliance,

Et veut que sans tarder l'Hymen soit contracté.

Il trouve seulement une difficulté.

Qui ne lui paroît rien cependant.

ARISTE.

Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Eh mais... C'est que celui de qui dépend la belle,
Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon!

LE MARQUIS.

On m'affure pourtant qu'il peut changer de ton,

Et que son frere aîné plus doux & plus docile,

Apprenant ce projet, le rendra plus facile.

Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Ou je me trompe fort, ou mon Oncle, & mon

Pere

Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire.
Il s'agit du parti qui m'étoit destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.
Nous voilà donc Rivaux. L'aventure est cruelle!

ARISTE.

Oh non; de tout mon cœur je vous cede la belle.

LE MARQUIS *en souriant.*

J'admire cet excès de générosité!

La fille est-elle aimable?

ARISTE.

Oh! c'est une beauté.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi?

ARISTE.

Comme un ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refusez?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange!

Et si votre Oncle va me donner tout son bien?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, & je n'y prétens rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela pourtant je regrette Méliste.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite.

Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée;
Mais j'y dois renoncer puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée.

LE MARQUIS.

Oui vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter.

LE MARQUIS *lui frappant sur l'épaule.*

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter.
On a fû découvrir cette affaire secrète
Par la sœur de Mélite, & même par Finette.
Et ceux qu'elles avoient choisis pour confidens,
M'ont confié le fait depuis quelques instans.
On fait même le nom du Mari de Mélite;
On vante son esprit, son bon cœur, son mérite,
Grand Philosophe, mais bizarre, singulier?
Honteux d'avoir enfin osé se marier,
Et voulant au Public cacher cette sottise,
De crainte qu'à son tour on ne le tympanise.

Il rit.

Ne le pourriez-vous point connoître à ce portrait

ARISTE.

A peu près.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux, j'en suis fort satisfait.
Et bien, dites lui donc qu'on fait son mariage;
Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui,
Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.

Il sort en riant.

SCENE X.

ARISTE *seul.*

Suis-je mort ou vivant ? Après ce coup de foudre ?
Que vais-je devenir ? & que puis-je résoudre ?
Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté.
Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
Ici, la diligence est un point nécessaire ;
Et je sçai le moyen de me tirer d'affaire.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Mais écoutez-moi.

ARISTE.

Non : vous me parlez en vain.

Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravaguez donc ?

ARISTE.

Soit folie, ou sagesse,

Je pars, & dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange foiblesse!
Que dira-t-on de vous?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvu que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi, cet esprit nourri de la sagesse antique
Se perd, quand il s'agit de la mettre en pratique?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent; les sages autrefois,
De la seule vertu reconnoissant les Loix,
Loin de fuir la douleur comme un affreux sup-
plice,
Non contents de la vaincre, en faisoient leur délice;
Les plus sanglans affronts, les plus cruels mépris
Ne pouvoient un instant ébranler leurs esprits;
Immobiles rochers ils défioient l'orage.
J'admire leur exemple, & n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi je vous réponds que vous l'égalerez,
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh comment me calmer au fort de ma disgrâce?
Je voudrois qu'un instant vous fussiez à ma place
En bute à mille affronts pires que le trépas.
Un front à triple airain ne les soutiendrait pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je voi fondre un
orage,
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,

Qui vont à mes dépens réjouir l'Univers.
Et que fera - ce donc quand la Cour & la Ville ?...

DAMON.

Pour parer tout ces traits , foyez ferme & tranquille ,

C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.

Mais pourriez vous tenir contre de pareils coups ?
Lisez.

Il présente plusieurs papiers à Damon.

DAMON.

Bon ! jeux d'esprit , & pures bagatelles !

ARISTE.

Morbleu ! ce sont pour moi des blessures mortelles.
L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez , & me montrer au doigt.
Je n'y pourrois survivre. Une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite ?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle même , il faut qu'elle y consente.
Ma disgrâce est l'effet de sa langue imprudente ,
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part ,
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Hola , quelqu'un.

SCENE II.

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

Monsieur?

ARISTE.

Va-t-en voir si Madame
Est de retour.

PICARD *s'en va, & revient.*

De qui parlez-vous?

ARISTE *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD *s'en va, & revient.*

La quelle est-ce?

ARISTE.

Mélite.

PICARD *se grattant oreille.*

Oh! je ne suis pas sot;
Je le savois fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t-en.

SCENE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Où voulez-vous faire votre retraite;
H

ARISTE.

Pour cette circonstance, elle fera secrète.

DAMON.

Parbleu, je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas.

Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un seul instant de vue;
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un nœud solemnel.

Votre nom supposé cause sa repugnance.

Il faut lui déclarer quelle est votre naissance,

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, & causoit son erreur;
Grace à mon frere aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, & j'en ai la nouvelle
Par un de mes Parens, arrivé de Lion.
J'en'ai plus rien à craindre, & je reprens mon nom.
Du moins jusqu'à demain suspendez votre fuite
Pour rendre témoignage. . . .

ARISTE.

Ah! j'apperçois Mélite.

Que je suis agité! voici l'occasion.

Où je dois recourir à votre affection.

Aidez - moi de vos soins.

DAMON.

Hé bien, que faut-il faire?

Me voilà prêt.

ARISTE.

De grace , allez trouver mon Pere ;
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi ,
Qu'il puisse l'approuver & demeurer ici ,
Afin de consoler Mélite en mon absence :
Allez : je vous attends avec impatience.

SCENE IV.

ARISTE, MELITE, CELIANE,
FINETTE.

MELITE à *Ariste*.

Ciel ! que dois - je augurer du trouble où je vous
vois ?

ARISTE *agité*.

Ici fort à propos vous venez toutes trois.
à *Mélite*.

Ma femme, désormais vous serez satisfaite.

MELITE.

En quoi ?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrète.
Et graces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MELITE.

Quoi ; vous osez me faire une telle injustice ?
Si je vous ai trahi , que le Ciel me punisse.

ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me ferai trahi ,
Car Finette , à coup sûr , m'a trop bien obéi

Pour avoir laissé même entrevoir le mystère.
 Et pour ma belle-sœur qui fait l'art de se taire,
 Que dis-je? qui le porte à sa perfection,
 Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CELIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,
 Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
 Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
 En les mettant ainsi de notre confidence,
 Je les engageois tous à garder le silence.

MELITE

Ah! cessez de railler, de grace; & dites-nous..

ARISTE.

Eh bien, sans plaisanter: je prends congé de vous.
 Adieu, ma femme.

MELITE.

O Ciel! je n'y pourrai survivre,
 Ariste, ou demeurez, ou laissez-moi vous suivre.

ARISTE

Vous me suivrez aussi: foyez prête au départ.
 Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma
 part.

Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
 Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la Ville.

Voyez si vous pouvez y renoncer aussi;
 Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CELIANTE.

Eh quoi? pour un mari vous ferez complaisante,
 Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MELITE à *Ariste*.

Oui, ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris par-tout où vous ferez.

S C E N E V.

ARISTE, DAMON, MELITE,
CELLIANTE, FINETTE.

DAMON.

Je viens vous informer d'un facheuse affaire;
J'ai trouvé près d'ici votre Oncle, & votre Pere.
Sortant de la maison du Marquis du Lauret,
Où sans doute ils avoient appris votre secret.
Votre Oncle, transporté de colere & de rage,
Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
Comme ayant été fait à l'insu des Parens;
Et trouvé pour cela vingt moyens différens.

MELITE.

Ciel! que nous dites-vous?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon Pere?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
Votre Oncle prévenu refuse d'écouter,
Et s'il n'est secondé, veut vous deshériter.

Une telle menace allarme votre Pere,
Qui ne fait de quel biais ajuster cette affaire.
Ils sont partis ensemble, & vont, je crois, tous
deux

Consulter sur ce point un Avocat fameux.

MELITE.

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne?

ARISTE.

Non. L'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'
étonne.

Votre péril me rend la noble fermeté,
Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
Je vais d'un front serein faire tête à l'orage.
Que le Public surpris fronde mon mariage,
Que mon Oncle irrité me prive de son bien,
On veut nous séparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon Oncle, & moi même lui
dire,

Qu'à m'arracher à vous c'est en vain qu'il aspire;
Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

MELITE.

Je reconnois Ariste, & n'ai plus rien à craindre.
Mais au premier abord tâchez de vous contrain-
dre.

Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement;
Et ne paroissez plus qu'on ne vous avertisse.

MELITE.

O Ciel! protege-nous, j'implore ta justice.

S C E N E VI.

DAMON, CELIANTE, FINITE.

CELIANTE.

L'état où je les vois me fait compassion.
Malgré moi , je prends part à leur affliction.
Il faut que je sois folle. Oh ! oui , je suis top
bonne.

Moi , trembler pour ma sœur ?

DAMON.

Quoi , cela vous étonne ?

CELIANTE.

Pourquoi non ? Songez - vous aux tours qu'elle
m'a faits ?

DAMON.

Quels tours ?

CELIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON

Mais encore en quoi donc ?

CELIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire

A des Gens , dont l'hommage eut pû me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment,

Mais puisque vous m'aimez , je ne vois pas com-
ment,

Vous lui voulez du mal d'avoir su plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos sentimens sont différens des nôtres.

CELIANTE.

Quoi? vous croyez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La question me charme Eh! parbleu, je le croi,
Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CELIANTE.

Ah, quelle vision! Moi, Finette, je l'aime?
Est-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, selon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice, souvent j'ai ressenti l'effet.

Mais malgré vous je lis jusqu'au fond de votre
ame:

Et je vous réponds, moi, que vous ferez ma
femme,

CELIANTE.

Moi, je ferai sa femme? Ah! je voudrois le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CELIANTE.

Quand cela!

DAMON.

Dès ce soir

CELIANTE à *Finette*.

Ne le croiroit-on pas de l'air dont il l'affure?

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit votre bonne aventure

CELIANTE.

Ma mauvaise plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir, je serai votre époux.

CELIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence!
Qui, moi, j'épouserois un homme sans naissance?

DAMON.

Et si vous deveniez Comtesse, en m'épousant?

CELIANTE.

Vous, me faire Comtesse?

DAMON.

Ariste est mon garand,
Et du sang dont je fors il pourra vous instruire?
L'en croirez-vous?

CELIANTE.

Eh! mais.. je ne fais plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous?....

DAMON.

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance, & mon nom.

CELIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiète & m'attriste.
Nous songerons à nous, quand je saurai son sort
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'Oncle.

FINETTE.

Il querelle, & bien fort.

SCENE VII.

LISIMON, GERONTE, DAMON,
CELIANTE, FINETTE.

GERONTE.

O le grand Philosophe! O le beau mariage!
Où se cache-t-il donc ce Raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais pas ses opinions,
Et qui ne veut parler par ses actions?

Ah! vraiment: l'imbécille en a fait une belle.

LISIMON.

Eh! mon frere!

FINETTE à Celiante.

Il me fait une frayeur mortelle.

CELIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON *la retenant.*

Eh! ne l'irritez pas.

De sang froid laissons-lui faire tout son fracas.

GERONTE.

Qu'il s'exhale en douceur auprès de sa Mélite:
Mais qu'il sache, morbleu, que je le deshélite.
Avec ma Belle fille, on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi? ce neveu si cher....

GERONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais..

GERONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope,
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de son consentement.

GERONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne:
Mais je crois que voici justement la personne,
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CELIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON à *Céliante*.

Gardez - vous de l'aigrir.

CELIANTE.

Mondieu, laissez - moi faire.

Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou plutôt la gâter.

GERONTE à *Céliante*.

Ah! ma belle, est - ce vous,

Dont mon sot de neveu prétend être l'époux?

CELIANTE.

Et quand cela seroit, qu'y trouvez - vous à dire?

FINETTE à *part*.

L'entretien fera vif, & je m'apprête à rire.

GERONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté:
Le mariage est nul, de toute nullité.

CELIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, & bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GERONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frere.

CELIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GERONTE à *Lisimon*.

Tubleu, quelle commere!

CELIANTE à *Lisimon*.

Apparemment, Monsieur, vous êtes le Beau-pere?

LISIMON.

Je suis Pere d'Ariste.

CELIANTE.

Ayez la fermeté.

De vous servir ici de votre autorité.

Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,

Qui loin de chicanner sur un bon mariage!

Signerez au contrat, sans vous faire prier.

à *Geronte*.

Pour vous, il vous sied bien, mon petit Financier,

Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance

D'une fille d'honneur, & d'illustre naissance.

Oh bien, tenez de moi pour un fait asûré,

Que vous vous en devez croire fort honoré;

Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,

Et qu'on vaut mieux cent fois que votre Belle-fille.

GERONTE à *Lisimon*.

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,
Qui devoit tout d'abord défarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit. Mais quelle est ma surprise?
Je crois que notre sage a fait une sottise.

GERONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela?

LISIMON.

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là.
Et l'air dont vous venez de parler à mon frere,
Me fait mal augurer de votre caractère.

CELIANTE.

Tant pis pour vous, Monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion,
Votre unique parti c'est la soumission.

GERONTE.

Allons, fortons, mon frere, ou bien je vous re-
nonce.

Ma belle, dans l'instant vous aurez ma réponse.

DAMON à *Céliante*.

J'ai prévu ces effets de votre emportement.

Messieurs, vous vous trompez, écoutez un mo-
ment.

GERONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colere.

J'aurois été peut-être aussi sot que mon frere:

Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,

Un bon Procès, morbleu, va m'en faire raison.

Allons. Malgré ce fils que vous croyiez si sage,

Je prétends qu'un Arrêt casse le mariage.

S C E N E VIII.

LISIMON, GERONTE, ARISTE,
 DAMON, CELIANTE,
 FINETTE.

ARISTE

Casser mon mariage ! Avoir un tel dessein,
 C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

CELIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE à Lisimon.

Même en votre présence
 On m'ose menacer de cette violence ?

J'ai peine à retenir un trop juste courroux.

Mon Oncle contre moi dispose-t-il de vous ?

Mais j'ai tort après tout de craindre que mon Pere

Veuille à cet attentat prêter son ministère :

Sa bonté, sa vertu m'en font des furs garands.

Si vous connoissiez bien celle que je défends,

Loin de vouloir, mon Oncle, armer la Loi con-
 tr'elle,

Vous-même vous seriez son Défenseur fidelle.

Aussi-tot qu'on la voit, tout parle en sa faveur,

Ses traits, sa modestie, & sur-tout sa douceur.

GERONTE.

Sa douceur! Oui, parbleu, nous en avons des
preuves
De grace, en faites-vous de fréquentes épreuves?

ARISTE.

Sans cesse.

GERONTE à *Lisimon*.

A quel excès va son aveuglement!

LISIMON à *Ariste*.

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme.

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE à *part*.

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très-emporée; encor plus imprudente.

Et devant elle, enfin, je vous déclare net

Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE *regartand de tous côtés*.

Devant elle?

GERONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre Oncle un très-sensible outrage;

Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE à *part*.

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE à *Damon*.

Se peut-il que Mélite ? ...

CELIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme, il le mérite.

GERONTE à *Ariste*.

Eh bien, vous entendez ?

ARISTE.

Moi ? non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point.
Je vais donner les mains au dessein de mon frere.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractère.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit,
Et je vais la chercher.

GERONTE. à *Lisimon*.

A-t-il perdu l'esprit ?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher ? Où ?

ARISTE.

Chez elle.

GERONTE.

Oh ! la Philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne la voyez-vous pas !

ARISTE appercevant *Mélite*.

En effet, la voici.

SCENE IX.

LISIMON, GERONTE, DAMON,
MELITE, ARISTE, CELIANTE,
FINETTE.

ARISTE.

Melite, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je ?

DAMON.

C'est sa femme.

GERONTE.

C'est sa femme ?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, Madame.

Que mon Oncle, & mon Pere, en ce même moment

Ont effuyé cent traits de votre emportement ;

Que sans aucun respect excitant leur colere....

MELITE.

Moi, j'aurois insulté votre Oncle, & votre Pere !

Eh ! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimathias !

DAMON.

Je vais le démêler.

Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise

Forme l'embrouillement qui fait votre surprise ;

I

Et les vivacités de votre Belle - sœur,
Qu'ils prenoient pour Mélite ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez du plutôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen ? Jamais on n'a voulu m'entendre.

CELIANTE.

Ce que je leur ai dit , je le répéterai.

On veut nous faire affront , & je le souffrirai ?

On intente un procès sur votre mariage ,

Et je ne serai pas sensible à cet outrage ?

Si j'étois votre femme , & qu'on eût ce dessein ,

Votre Oncle ne mouroit jamais que de ma main.

MELITE à *Lisimon*. & à *Géronte*.

Dequoi suis-je coupable ? Ariste peut vous dire

Qu'à recevoir sa main il n'a pû me réduire ;

Qu'après m'avoir promis , & juré mille fois

Que son Pere avec joye approuveroit son choix.

à *Lisimon*.

C'est à vous , je le vois , qu'il faut que jem'adresse ,

Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.

Vous aimez trop ce fils , vous aimez trop l'honneur ,

Pour condamner son choix , & causer mon mal-
heur.

LISIMON.

Madame , vos discours ont pénétré mon ame.

Mon fils ne pouvoit prendre un plus digne femme ;

Je le vois ; & son choix entraîneroit le mien ,

Si ce fils , pour vous deux avoit assez de bien.

Sa fortune dépend des bontés de mon frere ,

Et votre mariage excite sa colere.

Il veut absolument rompre cette union;
Ou priver votre époux de sa succession.

MELITE à Geronte.

Pour vous fléchir, Monsieur, je n'ai point d'autres
armes

Que ma soumission, mes soupirs & mes larmes.
Confirmez mon bonheur. Pour l'obtenir de vous
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste;
En brisant nos liens, rendez lui votre cœur;
Un Couvent cachera ma honte, & ma douleur.

GERONTE *attendri.*

Qui pourroit résister à sa voix de Sirene?
Ma Niece levez vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux Parens du Marquis du Lauret
Qu'il auroit tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse Ariste, elle aura le Marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon Oncle, vous pouvez accomplir vos promesses,
Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.



SCENE X. & derniere.

LE MARQUIS, LISIMON, GERONTE,
ARISTE, DAMON, MELITTE, CE-
LIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tout d'ac-
cord.

C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage,
à Ariste.

Je vous fais compliment sur votre mariage.
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurois pu m'acquitter plutôt de ce devoir.

ARISTE.

Epargnez-vous, Marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plainfanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre Oncle y consent, ce sera des ce jour.
à Geronte.

Vous destiniez Ariste à votre Belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous, & moi, nous pourrons conclure en ce mo-
ment,

Si vous voulez, Monsieur, décider promptement.

GERONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS *regardant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis je trop me presser
De suivre le chemin, qu'il vient de me tracer?

GERONTE.

Eh bien, ma Belle-fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la votre, & tout au moins, je pense.

LE MARQUIS.

D'accord.

GERONTE.

Par elle-même, elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GERONTE.

Et j'ai promis que je joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GERONTE.

Vous opposer au Don, que je voulois vous faire?

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux.

Un jour, je serai riche au-delà des mes vœux:

Mais quand je serois né sans bien, sans espérance

D'en avoir, je mourrois plutôt dans l'indigence,

Que de devenir riche aux dépens d'un ami.

Monsieur, ne soyez point indulgent à demi.

Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,

De deux parfaits époux couronnez le mérite.

Je n'exige de vous d'autre condition,

Que de leur assurer votre succession.

ARISTE, *en l'embrassant.*
 Ami trop généreux!

LISIMON.

Ce procédé m'enchanté.

GERONTE.

La déclaration est nouvelle & touchante.
 Ma niece, mon neveu, je voulois vous punir;
 Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir
 Vous aurez tout mon bien en dépit de moi-même.

MELITE.

Puisqu'Ariste est heureux, mon bonheur est extrême.

GERONTE.

Mon frere, allons dresser & signer deux contrats.

ARISTE. *à Celiante.*

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas?

MELITE *à Celiante.*

Vous résistez en vain, Damon a su vous plaire;
 Donnez lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.
 Il vous cachoit son rang: mais je suis caution
 Qu'il est homme d'honneur & de condition.

CELIANTE.

Je vous crois: mais enfin

FINETTE *à Celiante.*

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je vois que malgré vous, vous me rendez justice.

CELIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai,
 Mon penchant m'y contraint, mais je m'en vangerai.

Destouches, Néricault,

La philosophie marié Comedie

Vienna 1768

P.o.gall. 2004#Beibd.1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10097774-2

VD18 14438852-001